

TERRE ET LIBERTÉ...

J'ai été exploitant agricole pendant 27 ans, j'ai vécu sur un mouchoir de terre cultivable jusqu'en mai 1962.

Mon grand-père était agriculteur en Italie, mon père à l'âge de la retraite a vécu 27 années dans son jardin, parmi les fleurs. C'est peut-être un peu pour cela que j'avais «*la terre dans le sang*». Réfugié politique en France en 1937, j'ai préféré travailler la terre plutôt qu'obéir à un industriel quelconque.

Ayant des diplômes, connaissant 8 langues, ancien artisan puis industriel avec des machines de mon invention, j'aurais pu aisément devenir cadre dans une usine avec le traitement, l'autorité, le confort et le luxe qu'une telle situation comportent. Mais être paysan résolvait le principal problème de ma vie, un petit rien: la liberté. Je crois que pour bien comprendre la paysannerie, il faut placer sur la balance ce rien du tout qu'est la liberté. Il est certain que, seuls, ceux qui ont vécu en liberté connaissent son inestimable prix. Ceux qui ont, depuis des dizaines d'années, l'habitude d'obéir ne peuvent qu'imaginer ce qu'est cette déesse, pour eux elle n'est qu'un désir confus, une aspiration instinctive, une illusion.

Ce qui fait que les masses ouvrières et villageoises parlent un langage différent, c'est l'absence d'un *esperanto* idéal pour se comprendre.

C'est un fait bien connu que, dans les pays communistes, la résistance vient de la terre, l'Ukraine en est le plus bel exemple. La Yougoslavie a dû rendre aux paysans une certaine autonomie. En Pologne, la résistance des agriculteurs a obligé l'État à revenir en arrière du programme prévu. Enfin, il est clair que si M. Khrouchtchev s'occupe autant d'agriculture, c'est qu'il n'ignore pas qu'il y a là un nœud gordien à trancher.

Le problème crucial du *Marché commun* est de même nature, l'Angleterre en sait quelque chose. A la question: «*Pourquoi les paysans vivent-ils dans des conditions économiques inférieures à celles des ouvriers d'usine?*», on a répondu, et c'est vrai, à cause de leur organisation, mais on a jamais soupçonné que l'agriculteur jouit d'une liberté incomparable eu égard à l'esclavage qu'imposent les horaires, les transports, la routine. Cela est une compensation d'ordre qualitatif qui prime toute récompense quantitative.

L'ouvrier trouve une liberté relative après son travail, le cultivateur, lui, jouit d'une liberté constante, surtout si, comme c'est souvent le cas en France, il est petit propriétaire.

N'obéir qu'à soi-même, sans horaire, sans contrôle, pouvoir choisir chaque jour, chaque saison, en famille, un travail différent sans normes à respecter et en tout cas pour son compte, voilà la liberté.

Personnellement, j'ai été floriculteur, je soignais des dizaines de fleurs différentes, toutes intéressantes, pour le plaisir d'une clientèle de ménagères souriantes et jolies à voir; ne croyez-vous pas que la liberté joue son rôle et que pour comprendre le problème, il faut la placer dans la balance?

On me dira qu'il y a l'hiver, parfois un long hiver, des journées courtes, on goûte alors un repos bien gagné, sans remords, puisque la terre est gelée. La terre c'est la liberté, c'est si vrai que les retraités des villes cherchent pour finir leur vie une maisonnette à la campagne où ils pourront cultiver leur jardin, ils y retrouvent la santé et la joie de vivre encore quelques années.

Les colonies de vacances que l'on monte à la campagne sont réservées aux enfants des villes, ceux de la terre n'en ont pas besoin, habitués qu'ils sont de vivre au grand soleil, souvent tous nus pour le plus grand scandale des estivants.

Arrêtons-nous un moment sur l'amour à la campagne. Chaque bosquet est une chambre royale, avec du

bleu en haut, quelquefois des étoiles. Quelle différence avec les amours de la ville, à la recherche d'un petit hôtel discret et complaisant, attention au qu'en-dira-t-on, mais on vous verra et on en parlera. On m'objectera qu'à la campagne, les gens sont morts cultivés, «*ont du retard*», ce n'est pas toujours vrai. Et à quoi bon se hâter puisqu'on prévoit encore des millions d'années de vie pour notre espèce? Est-il utile d'attraper un ulcère à l'estomac à cause des soucis du lendemain, ou de se saouler d'alcool pour faire passer la rage des choses que l'on voit? Et il y en a des choses qui «*ont du retard*» à la ville, à l'usine - bien plus que parmi les champs de blé.

Je pense souvent au jour où les paysans auront l'industrie à leurs pieds. Car, on peut vivre une année sans rouge à lèvres ou sans aller au dancing, mais on ne peut pas vivre sans manger.

Le jour où les paysans auront compris qu'ils sont la fondation nécessaire de l'édifice social, il adviendra comme pour les chaussures que l'on méprise parce qu'un clou sort et vous pique. Alors, c'est du sérieux!

J'ai 18 années d'études, je suis sorti de l'École polytechnique de Milan, la plus connue d'Italie, j'ai été aviateur, journaliste (je le suis encore), industriel, inventeur et patati et patata ; mais je suis surtout fier d'avoir donné mes dernières années à la terre car elle m'a payé en or en me donnant la liberté chérie que j'adore.

Domenico PASTORELLO.
